

SAINT PAUL A ATHÈNES.

I.

Pendant que Paul les attendait à Athènes, son esprit s'aigrissait en lui-même en considérant cette ville toute plongée dans l'idolâtrie. Il s'entretenait donc dans la synagogue avec les Juifs et avec les prosélytes, et tous les jours dans la place publique avec ceux qui s'y rencontraient. Et quelques philosophes Epicuriens et des Stoïciens conférèrent avec lui; et les uns disaient : « que veut dire ce discoureur ? » et les autres disaient : « il semble qu'il annonce des divinités étrangères ; » parce qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection. Et l'ayant pris ils le menèrent à l'Aréopage et lui dirent : « pourrions-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine que tu annonces ? car nous l'entendons dire certaines choses fort étranges ; nous voudrions donc bien savoir ce que c'est. »

Or tous les Athéniens, et les étrangers qui demeuraient à Athènes, ne s'occupaient qu'à dire ou à écouter quelque nouvelle.

Alors Paul, se tenant au milieu de l'Aréopage, dit :

Hommes Athéniens ! je remarque qu'en toutes choses vous êtes, pour ainsi dire, dévôts jusqu'à l'excès. Car en passant et en regardant les objets de votre dévotion, j'ai trouvé même un autel sur lequel il y a cette inscription : *au Dieu inconnu*. Celui donc que vous honorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce.

Le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont , étant le Seigneur du ciel et de la terre , n'habite point dans les temples bâtis par la main des hommes ; et il n'est point servi par les mains des hommes , comme s'il avait besoin de quelque chose , lui qui donne à tous la vie , la respiration et toutes choses.

Il a fait naître d'un seul sang tout le genre humain pour habiter sur toute l'étendue de la terre , ayant déterminé les temps précis et les bornes de leur habitation ; afin qu'ils cherchent le Seigneur , et qu'ils puissent comme le toucher de la main et le trouver , quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous. Car c'est en lui que nous avons la vie , le mouvement et l'être : selon que quelques uns de vos poètes ont dit que « nous sommes aussi la race de Dieu. »

Etant donc la race de Dieu , nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à de l'or , ou à de l'argent , ou à de la pierre taillée par l'art et l'industrie des hommes.

Dieu donc , ayant laissé passer ces temps d'ignorance , annonce maintenant à tous les hommes , en tous lieux , qu'ils se convertissent ; parce qu'il a arrêté un jour auquel il doit juger le monde selon la justice par l'homme qu'il a établi pour cela ; de quoi il a donné à tous les hommes une preuve certaine , en le ressuscitant des morts.

Et quand ils entendirent parler de la résurrection des morts , les uns s'en moquèrent , et les autres dirent : nous t'entendrons là-dessus une autre fois.

Ainsi Paul sortit du milieu d'eux.

Il y en eut cependant quelques-uns qui se joignirent à lui et qui crurent ; entre lesquels était Denys , juge de l'Aréopage , et une femme nommée Damaris , et d'autres avec eux.

(ACTES. XVII. 16-34).

Le récit que nous venons de lire est assurément un des épisodes les plus remarquables dans l'histoire de l'église naissante. Nous y voyons cette église péné-

trant au cœur de la civilisation païenne, et entrant en lutte pour la première fois avec le polythéisme sous sa forme la plus brillante et la plus redoutable. Dans cette lutte, bien inégale en apparence, tout est grand, nouveau, extraordinaire et riche en contrastes. Le paganisme y est représenté par la ville d'Athènes : Athènes la grande, la riche, la polie, la savante, l'illustre ; Athènes la métropole des sciences, des lettres et des arts ; Athènes avec ses philosophes, ses orateurs, ses poètes, ses tableaux, ses statues, ses temples et ses palais de marbre et d'or. Le christianisme y est représenté par l'apôtre Paul : Paul qui n'avait rien à l'extérieur de ce qui commande l'attention des hommes ; Paul le faiseur de tentes ; Paul que l'évangile et la tradition nous représentent comme un homme de petite taille ¹, affligé d'infirmités physiques ², ayant probablement quelque défaut dans l'organe, et certainement un accent étranger ³. Telles sont les deux puissances qui vont se mesurer dans l'arène. Quelle sera l'issue de cette lutte si nouvelle et si étrange, qui commence dans la ville d'Athènes, pour se propager bientôt à Corinthe, à Ephèse, à Rome, à Alexandrie et dans tous les centres brillants de la civilisation païenne?..... Le fait seul qu'un tel homme entre en lutte contre une telle ville est déjà un présage de victoire : car son courage serait la

¹ 2 Cor. X. 10. — ² 2 Cor. XII. 7, 9 ; Galat. IV. 13-15. —

³ 2 Cor. XI. 6.

témérité d'un insensé, s'il n'émanait d'un principe divin, et par là même tout-puissant. Et en effet, bien que ce faiseur de tentes « au langage barbare, » « ce discoureur » de nouveautés religieuses, ne parvienne pas à convertir « au Dieu inconnu » la foule frivole de ses auditeurs, toutefois il se fera du moins écouter, ce qui, dans de telles conditions, était déjà une victoire; et sa parole amènera du moins à Jésus-Christ quelques âmes précieuses devant le Seigneur, gage et prémices de la riche moisson que l'évangile devait cueillir plus tard dans le monde païen.

« Comme Paul les attendait à Athènes, son esprit s'aigrissait en lui-même en considérant cette ville toute plongée dans l'idolâtrie. »

Il paraît que l'intention de l'apôtre était d'abord, ou de ne point prêcher dans la ville d'Athènes, ou du moins d'attendre pour cela qu'il fût secondé par l'arrivée de Silas et de Timothée; mais il ne fut pas maître de contenir son zèle et sa sainte indignation, en présence du débordement d'idolâtrie qu'il avait sous les yeux. Athènes était un exemple éclatant de la vanité des efforts de l'homme dans le domaine de la vérité religieuse, en dehors d'une révélation divine. Cette ville, qui laissait toutes les autres derrière elle pour l'éclat des richesses, des talents et des lumières, ne les dépassait pas moins par la folie de ses superstitions; les païens eux-mêmes nous apprennent qu'elle

était « remplie de temples » des faux dieux ¹. Les Athéniens s'étaient plu à rassembler dans leur ville toutes les divinités adorées par tous les peuples de la terre, pensant se concilier ainsi leur faveur ; et de peur d'oublier peut-être quelque dieu dont le nom ne serait pas arrivé jusqu'à eux, ils avaient élevé des autels consacrés par une inscription à une divinité inconnue. C'est cet état de choses qui soulève l'indignation de l'apôtre et enflamme son zèle. Il n'est plus maître de se contenir : il faut qu'il parle, quoi qu'il en puisse coûter, et qu'il fasse retentir le nom du Dieu vivant au milieu de ces temples d'idoles ; il entre en contestation d'abord avec les Juifs, pour arriver bientôt aux païens eux-mêmes.

Cette indignation sainte, produite par la vue de l'oubli de Dieu, fut toujours un caractère essentiel de la vraie foi, et nous la retrouvons dans tous les temps chez les serviteurs de Dieu. C'est ainsi que déjà sous l'alliance patriarcale, le juste Loth, habitant une ville idolâtre et corrompue, « affligeait chaque jour son âme juste, » nous dit l'Écriture, « à cause de leurs méchantes actions. » C'est ainsi que plus tard Elie s'abandonne à sa douleur solitaire dans la caverne d'Horeb, et répond à l'Éternel qui lui demande la cause de son affliction : « j'ai été extrêmement ému à jalousie pour l'Éternel, le Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné ton alliance. » C'est ainsi que

¹ Fanorum referta. CICÉRON

David trempe son lit de ses larmes durant les veilles de la nuit, et écrit dans son admirable psaume cent dix-neuvième : « mes yeux se sont fondus en ruisseaux d'eaux , parce qu'on n'observe point ta loi. » C'est ainsi que Jésus, saisi d'une colère divine, chasse les profanateurs du temple de Dieu, et justifie ainsi cette parole que les prophètes avaient mise dans sa bouche : le zèle de ta maison m'a dévoré ¹. »

Et nous, mes frères, connaissons-nous par expérience cette affliction véhémement que produit chez les âmes fidèles la vue de la superstition ou de l'incrédulité ? Quand nous nous trouvons dans une société où l'on parle légèrement de Dieu et de l'évangile, ce que nous entendons est-il pour nous le sujet d'une véritable douleur ? Notre esprit « s'aigrit-il » d'une sainte indignation , comme celui de saint Paul , à la vue des superstitions qui nous entourent dans cette ville, à la fois si riche selon le monde et si pauvre selon Dieu ; dans cette ville où l'on adore à la place du vrai Dieu une créature faible et pécheresse , que dis-je ? l'image d'argent ou de bois de cette créature ? et quand nous portons notre pensée au-delà des mers, quand nous contemplons en esprit cette masse de ténèbres païennes que nul rayon de lumière divine n'a percée encore, ces millions de pauvres idolâtres qui périssent loin de Christ, est-ce là pour nous le sujet d'une douleur amère et profonde ?... Nous sen-

¹ 2 Pierre. II. 8 ; 1 Rois. XIX. 40 ; Ps. CXIX. 436 ; Jean. II.

tons-nous contraints, comme l'apôtre, de rendre témoignage à la vérité que nous connaissons, de travailler par tous les moyens possibles à dissiper la superstition, à la conversion des âmes, à l'avancement du règne de Dieu ? Hélas ! combien n'avons-nous pas sujet de nous humilier à cet égard ! que nous sommes tièdes et indifférents pour la gloire de notre Dieu ! Les païens eux-mêmes peuvent nous faire honte à cet égard ; car ils avaient plus de zèle pour leurs idoles de bois et de pierre, que nous pour le Dieu vivant et vrai. Les enfants d'une église dégénérée doivent nous faire honte à cet égard ; car ils ont bien souvent plus de zèle pour leurs saints et pour leurs madones, que nous pour le Dieu qui est esprit et vérité. Il faut qu'à cet égard, comme à bien d'autres, un changement complet s'opère en nous ; il faut que nous connaissions par expérience la jalousie d'Elie, la tristesse de David, l'indignation de saint Paul ; il faut que nous surpassions en zèle nos frères de l'église de Rome, autant que nous les surpassons en lumières.

« Il s'entretenait donc dans la synagogue avec les Juifs et avec les prosélytes, et tous les jours dans la place publique avec ceux qui s'y rencontraient. Et quelques philosophes Épicuriens et des Stoiciens conférèrent avec lui ; et les uns disaient : que veut dire ce discoureur ? et les autres disaient : il semble qu'il annonce des divinités étrangères ; parce qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection. »

Les Epicuriens et les Stoïciens, qui étaient les deux principales sectes philosophiques de la Grèce, sont les représentants des deux extrêmes entre lesquels a constamment oscillé la raison humaine dans le domaine de la vérité religieuse. Tous les efforts de la philosophie sont venus se briser contre l'énigme de la nature humaine, et de la place qu'elle occupe dans le monde moral. Il y a chez l'homme une double tendance qui le sollicite dans deux directions opposées : une tendance vers le ciel qui le rapproche de Dieu, et une tendance vers la terre qui le rapproche de la brute ; quelque chose qui nous porte à rechercher tout ce qui est noble et généreux se trouve associé en nous à des inclinations basses et corrompues. Les philosophes, ne sachant comment concilier ces deux tendances opposées, ne pouvant expliquer ce monstrueux assemblage de grandeur et de bassesse, ont pris le parti de morceler la nature humaine et de s'attacher à l'une de ses faces à l'exclusion de l'autre ; les uns ont pris la grandeur de l'homme, les autres sa misère pour base de leurs systèmes : il en est résulté des philosophies ou orgueilleuses ou dégradantes, qui se combattent les unes contre les autres, et qui n'ont de commun que le caractère d'être fausses. Les Epicuriens, s'attachant à la bassesse de notre nature, sont arrivés au matérialisme, à la morale de l'intérêt personnel, et ont fait consister le souverain bien dans la satisfaction des besoins du corps. Les

Stoïciens, s'attachant à la tendance qui nous rapproche du ciel, ont exalté la nature humaine au point de la diviniser; et sont arrivés à une morale à la fois orgueilleuse et impraticable. Cette énigme de notre nature qui a égaré les philosophes, la bible nous en donne le mot dès ses premières pages. Elle nous l'explique, il est vrai, par un mystère; mais, selon un mot profond de Pascal, « l'homme est encore plus incompréhensible sans ce mystère que ce mystère n'est incompréhensible à l'homme. » Ce mystère, c'est le péché originel. L'homme a été créé noble et pur; mais, par le péché de notre premier père, il est tombé dans la bassesse et dans la corruption. Toutefois, il n'est pas tellement misérable qu'il ne puisse avoir l'idée de sa félicité passée et la regretter; sa grandeur consiste en ce qu'il se connaît misérable; il marche dans les ténèbres, mais il se souvient tristement de la lumière; il est plein de misère, mais c'est la misère « d'un roi dépossédé. » Telle est la pensée profonde sur laquelle repose la philosophie morale de la bible. Le but du message de Dieu aux hommes est de nous rétablir dans cet état de pureté et de bonheur d'où nous sommes tombés par le péché. Cette œuvre divine rencontre dans le monde deux grands adversaires, qui sont les mêmes dans tous les temps, les mêmes qui s'élevèrent à Athènes contre la prédication de saint Paul : l'épicurisme d'un côté, de l'autre le stoïcisme; en d'autres termes, la sensualité et l'orgueil.

« Les uns disaient : que veut dire ce discoureur ? »
 Le dédain qui respire dans ces paroles est trop souvent l'accueil qu'on fait dans le monde à l'évangile de vérité. Il est des hommes qui opposent à la prédication de cet évangile une inimitié violente et déclarée; et ce genre d'opposition n'est peut-être pas le plus pénible à supporter. Il en est d'autres qui se contentent de lever les épaules à l'ouïe des doctrines évangéliques, et de traiter ceux qui en font profession de discoureurs fanatiques ou de cerveaux exaltés; ce mépris dédaigneux et froid, qui se joue de tout ce qu'il y a pour nous de plus sérieux, est peut-être ce qui exige le plus de renoncement de notre part. Préparez-vous par la grâce du Seigneur, vous qui voulez faire profession de l'évangile, à souffrir la haine éternelle du monde contre cet évangile, sous quelque forme qu'elle se présente; faites votre compte, non-seulement de donner s'il le fallait votre vie pour le nom de Christ, mais d'être « fous pour l'amour de Christ, » à la manière de saint Paul; souvenez-vous que « Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les sages, » que « son bon plaisir est de sauver les croyants par la folie de la prédication, » et que si « la parole de la croix est, pour ceux qui sont sauvés, la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu, » elle est « une folie pour ceux qui périssent ¹. »

¹ 1 Cor. IV. 4 ; 1 Cor. I. 27, 24, 48.

« Et les autres disaient : il semble qu'il annonce des dieux étrangers , parce qu'il leur annonçait Jésus et la Résurrection ; » celle-ci n'était sans doute à leurs yeux qu'une déesse de plus. Cette dernière circonstance nous montre que saint Paul , en prêchant l'évangile à Athènes , s'exposait à un grand danger : car , annoncer des divinités étrangères était un crime que les lois athéniennes punissaient de mort. L'apôtre avait d'ailleurs affaire à des auditeurs qui ne devaient pas se contenter d'une prédication restreinte dans un cercle peu nombreux. Avides de tout ce qui pouvait offrir une pâture à leur insatiable besoin de nouveautés , ils le conduisent à l'Aréopage pour l'obliger à exposer publiquement ses opinions. L'Aréopage était un lieu découvert et élevé , situé sur une colline , où se réunissait le tribunal chargé de connaître des crimes contre la religion. Toutefois comme rien , dans ce qui suit , ne rappelle une assemblée judiciaire , il ne paraît pas que l'apôtre ait eu affaire ici à des juges ; son auditoire était une multitude confuse fournie par toutes les classes de la population , et le but de ceux qui le conduisirent à l'Aréopage n'était autre que la curiosité : c'est ce que prouve l'observation que saint Luc ajoute aussitôt après sur le caractère des Athéniens.

« Et l'ayant pris , ils le menèrent à l'Aréopage et lui dirent : Pourrions-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine que tu annonces ? car nous t'en-

tendons dire certaines choses fort étranges : nous voudrions donc bien savoir ce qui en est. Or, tous les Athéniens et les étrangers qui demeuraient à Athènes ne s'occupaient qu'à dire ou à écouter quelque nouvelle. »

Cette peinture, à la fois si vive et si concise, du caractère des Athéniens, se trouve confirmée de la manière la plus frappante par les témoignages des historiens profanes. Démosthènes entre autres leur reproche souvent dans ses harangues cette avidité de nouvelles, qui détournait leur attention de leurs intérêts les plus pressants. « Est-ce donc là toute votre ambition, » leur dit-il quelque part, « de vous promener sur la place publique en vous demandant l'un à l'autre : qu'y a-t-il de nouveau ? » — Cette curiosité frivole, qui caractérisait le peuple d'Athènes, n'est que trop fréquente encore de nos jours. N'y a-t-il pas aujourd'hui encore des hommes dont la vie se passe en quelque sorte à recueillir et à répandre des nouvelles ! n'y en a-t-il pas qui chaque jour consomment bien des heures, ces heures si précieuses et qui ne reviendront jamais, dans la lecture des feuilles publiques ! Et quoi de plus vide, de plus inutile au monde, quoi de plus indigne d'une créature immortelle qu'une pareille existence ! Peut être, mes chers frères, ce reproche ne s'applique-t-il pas à vous, et peut-être vous félicitez-vous intérieurement d'avoir une vie activement et utilement occupée ; mais pre-

nez garde : si cette activité n'a pour objet que des avantages terrestres, vous ne valez pas mieux au fond que les Athéniens, et votre vie est, aussi bien que la leur, une existence indigne d'être immortels. Elevez vos cœurs et vos pensées au-dessus d'un monde qui périt ; « cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu ; » enquérez-vous, non pas seulement des moyens d'augmenter votre fortune, mais surtout de ce que vous avez à faire pour sauver votre âme. Et si, comme autrefois les Athéniens, vous êtes avides de nouvelles, inquiétez-vous avant toutes choses, non pas de ces nouvelles frivoles que chaque jour voit éclore et disparaître, non pas même de ces nouvelles du monde politique qui, quelle que puisse être leur importance dans les temps où nous vivons, ne se rapportent jamais après tout qu'à des intérêts périssables, mais plutôt de cette nouvelle si grande, si étrange, si merveilleuse, que Jésus est venue apporter au monde, et que les anges proclamèrent pour la première fois aux bergers de Bethléem : à savoir qu'un pauvre pécheur comme vous et moi, perdu et condamné par ses péchés, peut être retiré de l'enfer, avoir le cœur changé et voir s'ouvrir devant lui les portes du ciel, tout cela par la mort du Fils de Dieu !

Voilà donc Paul dans l'Aréopage, et obligé de confesser sa foi devant la multitude des Athéniens. Jamais scène ne fut plus sublime que cette prédication,

soit par le fond des choses, soit par les accessoires qui l'entourent ; aussi bien par les grands intérêts qui s'y agitent, que par le théâtre magnifique où elle se déploie. Elle est sublime par le fond des choses : car, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, ce n'est rien de moins qu'une lutte qui s'engage entre le christianisme et l'idolâtrie, entre l'ancien monde et le nouveau, entre la sagesse de Dieu et la sagesse du monde, entre Christ et Satan, j'ai presque dit entre le ciel et l'enfer. Elle est sublime aussi par le théâtre où elle se déploie. Essayez de vous représenter le spectacle imposant que l'apôtre avait sous les yeux et qu'il offrait lui-même. Il est placé sur le sommet du rocher qui couronne la colline de l'Aréopage, et qui subsiste encore aujourd'hui : sa noble figure, embellie par l'amour des âmes, animée du feu de l'inspiration, se détache sur l'azur du ciel. Autour de lui se pressent les sceptiques disciples de l'Académie, les voluptueux disciples d'Epicure, les orgueilleux disciples de Zénon, et les flots mobiles de cette population athénienne, si frivole tout ensemble et si fanatique de ses faux dieux. Si les regards de l'apôtre tombent sur la ville qui s'étend à ses pieds, ils rencontrent partout les fastueux monuments de la superstition païenne ; et tous ces temples de marbre, merveilles d'un art qui ne fut jamais égalé, semblent porter un orgueilleux défi à sa foi au Dieu crucifié. Plus loin l'œil embrasse le port du Pirée, les gracieux contours de la côte,

un magnifique amphithéâtre d'îles et de montagnes, et enfin la mer du Péloponèse, dont les flots bleus réfléchissent le beau ciel de la Grèce. C'est ainsi que toutes choses, dans les monuments de l'art comme dans l'aspect de la nature, semblaient se réunir pour élever l'âme et la porter vers ce grand Être que l'apôtre allait prêcher : vers ce Dieu « qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont ; » qui « n'est pas servi par la main des hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose ; » « qui habite une lumière inaccessible » et pourtant « n'est pas loin de chacun de nous ; » « en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être. »

Le discours que Paul prononça dans cette occasion, et qu'il nous reste à examiner, est une des pages les plus remarquables de la bible entière. Tout est digne d'attention dans ce discours : et le courage dont il fait preuve, et la modération qu'il respire, et l'élévation des vues de l'orateur, et l'art admirable qui s'y révèle. Il fallait assurément une rare intrépidité de la part d'un homme seul, sans autre appui que son zèle et sa foi, pour affronter ainsi les sarcasmes des philosophes et le fanatisme de tout un peuple. Paul courait d'ailleurs, comme nous l'avons vu, le danger d'une accusation capitale. C'est là un bel exemple de ce courage civil, bien plus rare et plus difficile que la valeur militaire. Ce courage est accompagné d'une modération et d'une hauteur de

vues non moins admirables de la part d'un Juif de naissance. Point de reproches amers contre l'idolâtrie, rien qui ressemble à ces déclamations violentes dont les Juifs étaient si prodigues en parlant des superstitions païennes. Paul montre bien ici qu'il savait se faire « tout à tous, » comme il le dit lui-même : tour à tour « juif avec les Juifs, et grec avec les Grecs, afin d'en gagner du moins quelques-uns. » S'élevant bien au-dessus des idées étroites de ses concitoyens, il a soin de se placer au point de vue de ses auditeurs, et leur accorde tout ce qu'il était possible d'accorder sans blesser la vérité et la fidélité. Il montre que le polythéisme, aussi bien que la vraie religion, repose sur l'idée d'une puissance supérieure, et que l'erreur des païens consiste à s'arrêter aux forces de la nature sensible, au lieu de remonter à son auteur. Il est impossible de n'être pas frappé de la simplicité profonde et lumineuse, de la justesse parfaite de ses vues à cet égard. Enfin, il y a dans tout ce discours un art qu'on ne saurait trop admirer. Ce seul discours, ou plutôt cet exorde, car l'apôtre ne fut pas maître de l'achever, suffirait pour classer saint Paul parmi les grands orateurs, et pour montrer qu'il possédait à un haut degré ce qu'on appelle éloquence dans le monde. Nous y trouvons aussi la preuve qu'il joignait à des études approfondies un tact parfait, et la science du cœur humain. Quand il s'adressait à des Juifs, il tirait ses arguments de l'Ancien-Testament, qui lui

était aussi familier qu'aux plus savants docteurs de la loi ; quand il avait eu affaire aux grossières populations de la Lycaonie, il avait commencé par fixer leur attention au moyen d'un miracle, en guérissant sous leurs yeux un homme impotent ; mais ici, où il se trouvait en présence de ces Athéniens polis et savants, qui demandaient moins des miracles que « la sagesse ¹, » il fallait parler un autre langage. Et aussi ce discours de saint Paul ne ressemble-t-il à aucun de ceux qu'il a tenus jusqu'alors, ou qu'il tiendra dans la suite ; c'est un morceau tout-à-fait à part dans la littérature inspirée.

Considérez avec quelles précautions délicates il entre en matière pour ne pas blesser inutilement la susceptibilité de ses auditeurs, et comme il trouve moyen de se concilier leur bienveillance, au moment où il va leur dire des vérités dures à entendre. « Alors Paul, se tenant au milieu de l'Aréopage, dit : Hommes athéniens ! je remarque qu'en toutes choses vous êtes, pour ainsi dire, *dévots* jusqu'à l'excès. » Le terme de l'original peut s'appliquer également à la superstition et à la dévotion véritable ; l'apôtre choisit à dessein ce terme ambigu, afin d'insinuer, sous la forme la plus douce possible, le blâme qui se trouve au fond de ses paroles. Voyez ensuite avec quelle habileté il sait écarter, dès l'entrée de son discours,

¹ 1 Cor. I. 22.

la dangereuse accusation de prêcher une divinité nouvelle. « Ce n'est pas, » semble-t-il leur dire, « un nouveau dieu que je vous annonce : c'est un dieu auquel vous-mêmes avez dressé des autels. Car, en passant et en regardant les objets de vos dévotions, j'ai trouvé même un autel sur lequel il y a cette inscription : *Au Dieu inconnu*. Celui donc que vous honorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce. » Quel homme, parmi tous les auditeurs de l'apôtre, aurait pu se blesser d'un pareil début ? Et pourtant ce début va conduire l'orateur, comme nous le verrons plus tard, à combattre directement, avec une franchise et une fidélité admirables, tour à tour les erreurs des philosophes et les superstitions de la multitude.

Parmi les différentes explications qu'on a données de cet autel consacré au Dieu inconnu, la plus naturelle est celle dont nous avons déjà parlé, à savoir que les Athéniens, malgré cette multitude de divinités qu'ils avaient accumulées dans leur ville, avaient craint d'en laisser quelque-une de côté, et peut-être la plus importante, peut-être la seule véritable. Au milieu de cette profusion d'idoles, leurs besoins religieux n'étaient pas encore satisfaits; ils sentaient trop que ces divinités impuissantes, passionnées, orgueilleuses, sanguinaires, impudiques, n'étaient pas ce qu'il faut au cœur de l'homme; quelque chose leur disait qu'au-dessus de tous ces dieux de fabrique

humaine, et qu'ils ne connaissaient que trop bien puisqu'ils étaient faits à leur image, il devait exister un autre Dieu, un Dieu inconnu, un Dieu vivant et vrai, puissant et sage, saint et bon, dont les attributs répondissent à ce double besoin de justice et de pardon qui se trouve au fond de tout cœur d'homme. Cette vague aspiration vers un Dieu inconnu se retrouve plus ou moins chez tous les peuples de la terre; c'est ce besoin obscur sans doute, mais profond et universel, dont l'apôtre s'empare avec tant de bonheur, et qui lui ouvre un accès dans l'esprit de son auditoire.

Hommes du monde! vous qui ne vivez que pour les intérêts de la terre, ne ressemblez-vous pas à cet égard aux Athéniens? Votre cœur, comme l'ancienne Athènes, n'est-il pas en quelque sorte un temple d'idoles? Ces idoles ne sont pas des statues de bois et de pierre; mais pour n'être pas matériels, les objets de vos passions n'en sont pas moins les divinités auxquelles vous consacrez votre vie. Vos divinités sont le plaisir, la fortune, le travail, l'ambition, les affections du cœur. Voilà les faux dieux auxquels vous rendez hommage, auxquels vous brûlez chaque jour l'encens de votre activité, de votre zèle, de vos premières préoccupations et de votre premier amour. Mais ce culte mensonger ne vous suffit pas. Comme autrefois les Athéniens, vous sentez qu'au milieu de

toutes vos idoles, il vous manque encore quelque chose; et, dans un coin reculé de votre cœur, vous élevez un autel secret avec cette inscription : « Au Dieu inconnu ! » Vous sentez que toutes ces passions divinisées ne satisfont pas aux besoins de votre cœur, et qu'il reste dans ce cœur un vide qui ne peut être comblé que par un Dieu juste et bon tout ensemble, un Dieu dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, et dont pourtant le cœur est trop plein d'amour pour laisser périr le pécheur repentant. Eh bien! ce Dieu que vous adorez sans le connaître, « c'est celui que je vous annonce. »

Tout cœur d'homme est sous l'empire d'un double besoin qui ne peut trouver à se satisfaire en dehors de l'évangile : c'est un besoin de justice et un besoin de pardon. Vous sentez que vous êtes pécheurs et que, pour que votre cœur soit tranquille, il faut que vos péchés soient pardonnés; mais vous sentez aussi que, pour que votre conscience soit satisfaite, il faut que ces péchés soient punis, expiés de quelque manière. Dieu ne répondrait qu'à la moitié de vos besoins, il ne serait qu'à moitié Dieu, s'il était seulement juste ou seulement bon : s'il punissait sans pardonner, ou s'il pardonnait sans punir. La conciliation de ces deux exigences, en apparence inconciliables, est l'écueil contre lequel ont échoué toutes les religions d'invention humaine. Les unes n'ont vu en Dieu que la justice, et cette justice est devenue rigueur et

cruauté. Les autres n'ont vu en Dieu que la bonté, et cette bonté est devenue faiblesse, connivence avec le péché. A l'évangile seul il appartenait de résoudre ce problème éternel, qui de siècle en siècle tourmente la pensée et le cœur de l'homme. Ce Dieu inconnu, vers lequel aspire l'humanité entière et qu'elle adore par pressentiment, c'est le Dieu de l'évangile; le Dieu crucifié. Allez au Dieu crucifié, et tous vos besoins seront satisfaits! Allez vous reposer de vos fatigues à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, et plus rien ne vous manquera! Vous apprendrez, en contemplant cette croix, comment « la justice et la paix se sont embrassées, » et comment le châtimement du péché a payé le salut du pécheur. Vous y apprendrez à aimer ce Dieu qui pardonne avec un si étonnant amour, et à détester ces péchés qu'il punit avec une si inflexible justice. Le Dieu vivant et vrai, le Dieu qu'on craint et qu'on aime, le Dieu de Moïse et de saint Jean, le Dieu dont « les jugements sont un grand abîme, » et dont « la bonté monte jusqu'aux cieux, » le Dieu de l'évangile, en un mot, ne sera plus pour vous un Dieu inconnu, et vous pourrez dire avec l'apôtre : « je sais en qui j'ai cru ! »

Et nous, mes frères, nous-mêmes qui avons éprouvé jusqu'à un certain point dans notre cœur la puissance de l'évangile, n'avons-nous pas aussi une leçon à recueillir de l'inscription gravée sur l'autel d'Athènes? Le Dieu de l'évangile n'est-il pas encore pour nous à

bien des égards un Dieu inconnu ? Nous le connaissons comme celui qui a pardonné nos péchés ; mais le connaissons-nous comme celui qui occupe la première place dans notre cœur , que nous aimons de toutes les forces de notre âme , et dans la communion duquel nous vivons ? Pouvons-nous dire avec saint Jean : « nous avons vu de nos yeux , entendu de nos oreilles , touché de nos mains la parole de vie ? » Pouvons-nous dire avec saint Paul : « je suis crucifié avec Christ , et je vis , non plus moi , mais Christ en moi ; ma vie est cachée avec Christ en Dieu ? » Pouvons-nous dire même avec David : « m'approcher de Dieu , c'est mon bien ! O Dieu fort , je te cherche au point du jour ! mon âme a soif de toi , elle soupire ardemment après toi , comme le cerf altéré brâme après les eaux courantes ! mon cœur et ma chair tressaillent de joie après le Dieu fort et vivant ? » Ah ! que de régions pour nous encore inconnues dans le domaine de la vie chrétienne ! et que nous méritons bien le reproche que l'apôtre adressait aux Hébreux : « au lieu que vous devriez être maîtres depuis longtemps , vous avez encore besoin qu'on vous enseigne les premiers éléments de la parole de Dieu ; et vous êtes dans un tel état , que vous avez plutôt besoin de lait que d'une viande solide. »

O « Dieu Sauveur qui te caches , » et qui pourtant es « fort aisé à trouver ! » Dieu inconnu autrefois pour les philosophes d'Athènes , inconnu aujourd'hui

d'hui pour les hommes du monde, et que nous-mêmes connaissons encore si imparfaitement ! viens, par ton Esprit de lumière, te faire mieux connaître à nous de jour en jour ! « Illumine les yeux de notre entendement, afin que nous connaissions quelles sont les richesses de la gloire de ton héritage dans les saints, et quelle est l'excellente grandeur de ta puissance envers ceux qui croient ! » « Fais-nous croître dans cette connaissance, la seule nécessaire, qui est l'amour et la vie, et prépare-nous ainsi pour ces demeures bienheureuses, où nous te contemplerons sans voile, où nous connaissons comme nous avons été connus ! »
Amen.

Février 1846.
